

HOMO SAPIENS INFORMATICUS chronique de Gilles Dowek

Écrire et se repentir

Parce qu'elle rend très faciles les modifications, l'écriture au moyen d'un traitement de texte exige des savoir-faire différents de l'écriture à la main.



Quand, à une époque reculée du XX^e siècle, j'ai commencé à utiliser un logiciel de traitement de texte, j'ai appris que, pour écrire un mot en italique, il fallait d'abord changer de mode, en cliquant sur le bouton « italique », puis taper le mot en question et revenir ensuite au mode initial, en cliquant sur ce bouton à nouveau.

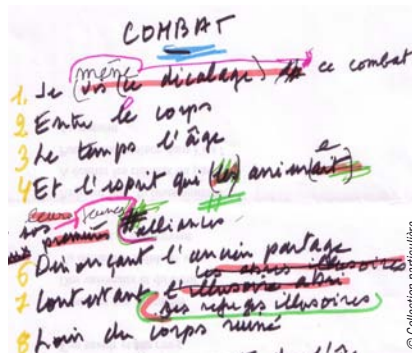
Je crois cependant que, par la suite, je n'ai jamais procédé ainsi : comme tout le monde, pour écrire un mot en italique, je l'écris d'abord en romain, je le sélectionne, puis je clique sur le bouton « italique » pour en changer la fonte. Cette possibilité de repentir, de modification *a posteriori*, distingue la peinture de la sculpture, la composition musicale de l'improvisation et l'écriture au traitement de texte de l'écriture à la main.

L'ancienne méthode – changer de mode –, qui existe encore dans la plupart des logiciels de traitement de texte, est un vestige de l'époque où le repentir était impossible, où pour écrire un mot en rouge plutôt qu'en noir, il fallait changer de stylo avant d'écrire ce mot, et non après.

L'écriture à la main était générative. Elle exigeait des savoir-faire permettant de produire un texte parfait dès le premier jet ou, au moins, de limiter le nombre de brouillons. Pour cela, le plus important était de savoir faire un plan, c'est-à-dire organiser assez précisément un texte qui n'avait encore aucune matérialité. Il fallait aussi faire coïncider la temporalité de l'écriture avec celle du texte ; par exemple, écrire d'abord

l'introduction parce qu'elle venait en premier. Enfin, il fallait une certaine habileté pour, par exemple, repérer les répétitions avant qu'elles ne se produisent et les éviter en choisissant un synonyme avant qu'il ne soit trop tard.

L'écriture au traitement de texte est générative et transformationnelle. Et elle demande des savoir-faire tout à fait différents.



LE MANUSCRIT du poème « Combat », d'Andrée Chedid. Sans ordinateur, modifier un texte est laborieux...

Plus que savoir construire un plan parfait d'emblée, il est utile de savoir restructurer un texte après que l'on a décidé d'en changer le plan. Si l'on décide par exemple de permuter deux parties, il faut souvent repenser les transitions et se mettre dans la peau d'un lecteur qui lit en premier ce que l'on a écrit en second. Si l'on décide de fusionner deux parties, finalement redondantes, il faut savoir retrouver les idées de chacune, leur donner une structure commune et réordonner le texte.

Le travail de la phrase est aussi modifié : il n'est plus nécessaire de savoir placer

d'emblée un adverbe, mais il faut percevoir quand il contrarie le rythme du texte et le déplacer. De même, il n'est plus nécessaire d'écrire directement dans le bon niveau de langue, mais il faut savoir modifier son langage *a posteriori* en remplaçant une locution familière par une autre plus soutenue, ou en transformant une proposition subordonnée en une phrase indépendante.

Plus intéressant, il faut savoir changer la perspective d'un texte. Alors que, afin de discuter une question spécifique, on était parti pour raconter une anecdote, on décide, le texte se développant, d'élargir son propos et de fondre cette anecdote dans une épopée. Il faut alors savoir reprendre son récit (ou son argumentation), pour le résumer et le mettre en relation avec le reste du propos.

En apprenant aux écoliers à rédiger, on devrait peut-être leur enseigner que, quand ils écrivent au traitement de texte, comme quand ils écrivent un programme, le plan du texte, son registre, sa perspective... n'ont pas besoin d'être décidés *a priori*, puis projetés sur la feuille comme sur le mur d'une caverne : ils émergent souvent d'un patient travail d'écriture et de repentir.

Cela rend l'écriture plus créative, car, comme disait Pablo Picasso, lui-même grand utilisateur du repentir : « Le tableau n'est pas pensé et fixé d'avance, pendant qu'on le fait il suit la mobilité de la pensée. » ■

Gilles DOWEK est chercheur à l'Inria et membre du conseil scientifique de la Société informatique de France.

CABINET DE CURIOSITÉS SOCIOLOGIQUES par Gérald Bronner



Les bonnes nouvelles sont ennuyeuses

Soumis à une rude concurrence, les médias traitent plutôt d'événements inhabituels, qui captent mieux notre attention.

On peste souvent contre nos journaux : ils sont déprimants et n'annonceraient que de mauvaises nouvelles. Pourquoi ne parle-t-on que des trains qui arrivent en retard et jamais de ceux qui arrivent à l'heure ? Cette question classique qui se pose dans toute école de journalisme trouve facilement une réponse : un train à l'heure est un événement beaucoup plus banal qu'un train en retard.

Nous avons tous connu les deux situations et, avant d'accuser la presse de déverser sans cesse un tonneau de nouvelles angoissantes, nous devrions nous demander laquelle de ces situations nous avons évoquée le plus souvent avec nos amis. Il est évident que nous serons beaucoup plus enclins à parler de l'événement « Mon train est arrivé en retard » que de celui où il fut ponctuel, tout simplement parce que nous pouvons éventuellement capter l'attention de nos congénères avec le premier, mais certainement pas avec le second.

Nous le savons intuitivement, mais il se trouve que plusieurs expériences, par exemple celles menées en 2005 par Laurent Itti et Pierre Baldi, deux chercheurs californiens en neurosciences et en informatique, ont montré que les individus sont plus attentifs, capables de mieux mémoriser et ressentent plus d'émotion lorsqu'ils sont confrontés à des événements présentant un écart entre leurs anticipations et leurs perceptions.

En d'autres termes, plus un événement échappe à nos attentes, plus nous lui accordons de l'intérêt.

Cela n'est pas surprenant, mais rappelle que la condition de survie des médias, qui connaissent une concurrence de plus en plus forte, est de faire en sorte de capter du temps d'attention de notre cerveau. Ils peuvent donc y parvenir plus facilement avec des informations qui seront traitées en dehors des routines mentales de notre esprit. C'est pourquoi le conflit, la violence,

Le conflit, la violence, la surprise ou le danger représentent une plus-value cognitive sur un marché hautement compétitif.

la surprise ou le danger seront d'excellents produits médiatiques : ils représenteront une plus-value cognitive sur un marché hautement compétitif.

Cela peut d'ailleurs avoir des effets rétroactifs sur notre perception des choses. L'Américain Paul Slovic, un spécialiste de la perception des risques, a fait remarquer que l'on a tendance à croire que les morts par inondation sont dix fois plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité. À l'inverse, nous pensons que ceux qui succombent à une maladie cardiovasculaire sont dix fois plus rares qu'on ne peut les dénombrer par les statistiques de santé publique.

Là encore, il est évident que les morts du premier genre donnent lieu à un traitement médiatique plus intense que ceux du second genre. Dans ce domaine, ce qui est rare est rendu socialement visible, alors que ce qui paraît plus banal est moins évoqué. La boussole de notre jugement peut ainsi aisément s'égarer.

Peut-être que tout cela ne vous paraît pas convaincant. Peut-être restez-vous persuadé qu'un média annonçant uniquement de bonnes nouvelles rencontrerait le succès foudroyant d'un produit qui ferait du bien aux gens. Je ne voudrais pas paraître catégorique, car s'il est bien quelque chose de surprenant et d'imprévisible, c'est le cerveau humain lorsqu'il est socialisé.

En fait, l'expérience a déjà été tentée. Le quotidien russe *City Reporter* a décidé de consacrer son édition en ligne, et ce pendant toute une journée, aux bonnes nouvelles, du genre « La construction du passage sous-terrain sera bien achevée pour la fête de la Victoire ». La journée parut longue aux lecteurs, semble-t-il, puisque près de 70 % d'entre eux désertèrent le site. L'expérience fit long feu. Dès le lendemain, le quotidien revint à une économie de l'attention plus prudente et à son cortège d'informations angoissantes. Il est d'ailleurs étonnant que cette information soit passée plutôt inaperçue... car c'est une assez mauvaise nouvelle. ■

Gérald BRONNER est professeur de sociologie à l'Université Paris-Diderot.



LA MARCHÉ DES SCIENCES

DÉCOUVERTES, INVENTIONS, AVENTURES SAVANTES AU FIL DE L'HISTOIRE



AURÉLIE LUNEAU
CHAQUE JEUDI
14H - 15H

Écoute, réécoute, podcast
franceculture.fr



L'ère annoncée des méduses

Corinne Bussi-Copin et Jacqueline Goy

Depuis quelques années, les méduses pullulent. Rien ne semble enrayer l'essor de ces animaux d'aspect pourtant si fragile et rudimentaire. Leur secret ? Une étonnante faculté d'adaptation... et le coup de pouce humain.

Personne ne l'a vu s'approcher. En quelques minutes, le banc de petits organismes gélatineux a colmaté les immenses filtres du circuit de refroidissement d'un réacteur de la centrale nucléaire de Gravelines, près de Dunkerque, provoquant son arrêt immédiat. Inutile de calculer le coût de revient d'une telle invasion, ni d'épiloguer sur le ridicule de la situation : la plus haute technologie humaine à la merci d'une boule de gelatine. C'était, il y a vingt ans, la première manifestation spectaculaire de la gélification des océans. Connue sous le doux nom de groseille des mers, le coupable, un animal marin carnivore et translucide de quelques centimètres, prolifère tant par endroits que la mer ressemble à... une gelée de groseilles décolorée. Mais les plus redoutés des contributeurs à la gélification des océans sont ses cousines, les méduses.

En quelques années, par leur pullulation, les méduses se sont imposées non pas comme sujet d'étude pour les chercheurs, mais comme une grave préoccupation des professionnels de la mer à cause des nuisances qu'elles provoquent. Ainsi, c'est un peu par la force des choses que les scientifiques se sont penchés sur le sujet, mais depuis, leur cri d'alarme est unanime : la conquête des océans par les méduses ne fait que commencer, et l'homme est leur plus précieux allié...

Les méduses sont des animaux très simples constitués de deux feuillet, l'ectoderme et l'endoderme, limitant une masse gélatineuse dans laquelle sont insérés leurs deux uniques organes : l'estomac et les gonades (voir l'encadré page 31). Cela résume assez bien la vie d'une méduse : manger pour se reproduire. Et jusqu'au début des années 2000, la prolifération des méduses *Pelagia noctiluca* sur les côtes méditerranéennes était tout aussi simple : cyclique et bien réglée. Depuis les premières pullulations décrites dans la région, en 1775, il y avait des années